

L'art d'être heureux

Une tradition de deux siècles tend à reléguer à un plan secondaire les *Essais moraux, politiques et littéraires* de David Hume. Comme ils ne suivent pas la forme systématique du *Traité de la nature humaine*, on hésite même parfois à les considérer comme des œuvres proprement philosophiques. Sans doute, dira-t-on, cela peut se comprendre par les conditions de leur publication. Les *Essais* remédient à la déconvenue que causa à son auteur la publication en 1739 du *Traité de la nature humaine* : l'ouvrage « mourut en naissant¹ » et Hume en attribua l'« échec » bien plus à un défaut de la « manière » qu'à sa matière, à la « forme » plutôt qu'au « fond² ».

Ainsi Hume aurait-il visé, par des essais d'un abord facile, à répondre au seul désir de trouver un public plus favorable à ses ambitions littéraires... De ce point de vue, la tentative est réussie : c'est bien à ses *Essais*, constamment réédités, que le philosophe doit, de son vivant, une aussi belle renommée. Mais pour être comprise dans sa véritable intention, la *facilité* même des essais doit être

repensée dans le cadre d'une *stratégie* plus ambitieuse et plus générale : ce que ne permet pas le *Traité*, en raison de son mode d'exposition des concepts et des idées, les *Essais* l'autorisent et par là sont emblématiques du rôle que Hume prête à la philosophie en tant qu'instrument de *réforme* et d'*édification*.

Par sa forme souple, le genre de l'essai permet de jeter un pont entre deux ordres qui, pour leur malheur respectif, s'ignorent superbement : le monde des *érudits* et celui des *mondains*. La mode des salons au XVIII^e siècle consomme la rupture entre une philosophie « abstraite » ou « sérieuse » et le plaisir de la « conversation » et de la lecture en compagnie. Mais, tandis que, dans la solitude de leur cabinet de travail, les philosophes se perdent en abstractions et que leur influence ne passe le cercle étroit des spécialistes, les salons où les lettrés se pressent brillent plus par la légèreté des sujets qu'on y aborde que par la réelle confrontation des idées. Proposer, comme le fait Hume, des essais sur des questions aussi diverses que la « liberté civile », la « polygamie et le divorce », ou encore, comme les « Quatre Philosophes », celle du bonheur et des diverses voies philosophiques qui prétendent nous y conduire, n'est-ce pas l'occasion inespérée de sortir enfin la philosophie des lieux confinés où elle s'étiole et de toucher, par le subtil mélange de la forme libre et de la profondeur spéculative, le public éclairé des salons ? C'est pourquoi « je ne sais rien, dit Hume, de

plus avantageux que des *Essais* comme ceux avec lesquels je m'efforce de divertir le public³ ».

Le genre de l'essai permet de cerner de manière directe et aisée les enjeux d'un problème particulier et d'y répondre sans longs détours, aussi l'usage est-il de lire chacun des essais comme une œuvre autonome. Toutefois, les quatre textes consacrés au bonheur, régulièrement publiés ensemble et toujours selon le même ordre, forment un tout cohérent qui, par certains aspects, rappelle les dialogues d'un Cicéron⁴, auquel Hume a toujours voué la plus grande admiration⁵. À l'exception du discours du Sceptique qui, parce qu'il adresse ses critiques aux trois autres philosophes, jouit sans doute d'une relative autonomie et pourrait éventuellement être lu pour lui-même, les trois premiers essais, clairement reliés les uns aux autres, constituent une série d'oppositions nettes et contrastées.

L'Épicurien, homme d'élégance et de plaisir, voit dans la seule Nature le principe de toute satisfaction et de tout bonheur. Rien ne l'égale dans ses productions et il serait vain de compter sur l'art et l'industrie pour être heureux. L'oracle le plus sûr, dit l'Épicurien, n'est-ce pas « la voix de mes penchants », « le cri de mes passions » ? Le bonheur est dans l'harmonie de la Nature et de notre constitution interne. Nous ne saurions être heureux « en dépit de la Nature ». Comme nous n'avons guère de prise sur nos affections,

heureux sommes-nous d'en goûter la saveur éphémère quand elles nous sont échues : « Jouissons du présent », « Occupons-nous de cette ravissante journée ; celle de demain amènera peut-être de nouveaux plaisirs ; mais dût-elle tromper notre attente, nous aurons au moins profité des plaisirs d'aujourd'hui, nous goûterons au moins celui de nous les rappeler ». Si la vie et les jouissances sont éphémères, elles n'en ont que plus de prix.

Mais s'il s'agit pour être heureux de satisfaire les facultés que la Nature nous a offertes, le Stoïcien fait remarquer que l'homme se distingue des animaux par un « esprit sublime et céleste » et il déchoierait sûrement à se laisser « languir dans le repos et dans l'indolence ». Cet esprit, c'est même là tout ce qui lui est donné pour tirer sa subsistance des choses et « si la Nature lui fournit des matériaux, ce n'est qu'en brut ; c'est à lui à les polir et à les approprier à ses usages ». Le bonheur est donc bien davantage dans l'effort par lequel nous nous transformons nous-mêmes et nous hissons à la hauteur des exigences que notre humanité nous impose.

Le Platonicien, homme de dévotion et de contemplation, voit dans cette affirmation de l'homme comme centre de toute chose la marque d'un intolérable péché d'orgueil. Au contraire, selon lui, « la béatitude, pour devenir la plus parfaite, doit certainement résulter de la contemplation des choses les plus parfaites ; mais qu'y a-t-il de plus parfait que la Beauté et la Vertu ? »

Si on ne peut, d'un point de vue *logique*, donner tort ici au Platonicien, quelle assurance avons-nous sur le plan *psychologique* de l'effet d'une telle idée sur notre conduite et nos manières de vivre ? Rechercher le Beau ou s'attacher à l'Idée de Vertu, n'est-ce pas prêter à une abstraction plus de poids que n'en a le moindre sentiment qui *réellement* nous affecte ? La raison, à laquelle le Platonicien se remet exclusivement, n'est-elle pas par nature *impuissante* à dompter les passions ? En soi, n'est-elle pas *indifférente*, incapable, si aucun élément affectif ne la sollicite, d'initier par elle-même la moindre action⁶ ? Or c'est cette puissance agissante de la passion qui rend le bonheur effectif et durable. Quand les précédents orateurs se bornaient à évoquer divers objets – le plaisir, la vertu ou la divinité – susceptibles de nous rendre heureux, le Sceptique nous apprend au contraire qu'en elle-même aucune chose n'a de valeur ; celle-ci dérive essentiellement de la passion qu'on lui porte. Le bonheur n'est pas tant dans la possession des choses que dans la façon dont nous en sommes affectés. Mais pour qu'elles trouvent dans la vie sociale le moyen de s'épanouir pleinement, les passions ne doivent être ni violentes ni démesurées, encore moins se retrouver attachées sur le lit de Procuste des opinions tranchées des philosophes.

Dès lors, quel meilleur moyen pour adoucir ou aviver ses propres passions que d'offrir au lecteur de

sentir par lui-même combien son tempérament est proche ou éloigné des principes des philosophes ? Ce dont s'acquittent superbement ces essais qui, par la comparaison des doctrines, mettent en lumière leur éclatant contraste. Il ne s'agit donc nullement de choisir *théoriquement* quelle voie nous devons suivre pour être heureux, mais bien de se réapproprier la question du bonheur d'une manière toute différente, en restant à l'écoute de notre naturel et de notre tempérament.

C'est ainsi que la réflexion philosophique, telle qu'elle se révèle dans les *Essais*, peut escompter avoir quelque effet sur nos passions. Comme le dit Hume, c'est par « ses influences secrètes et insensibles » qu'elle nous corrige, non « par une action immédiate ». Et s'il est sans doute des cas où son « naturel » dispose aisément un homme ou, au contraire, le rend inapte au bonheur, pour la majorité des hommes, l'exercice de la philosophie joint à une longue habitude de modération et de souplesse prépare à goûter tout ce que la vie peut offrir de bon. « Le triomphe de l'art et de la philosophie, c'est de rectifier le tempérament par degrés, en ne perdant pas de vue les qualités que nous devons acquérir par des efforts continuels sur nous-mêmes et par un long usage »... Point de prêt-à-vivre donc, il faut s'essayer à vivre bien.

Christophe SALAÜN

Notes de la Postface

1. Cf. David Hume, *Ma vie* (1776), *infra*, p. 87 : « Jamais il n'y eut d'entreprise littéraire plus malheureuse que mon *Traité de la nature humaine*. Il mourut en naissant, et il n'obtint pas même la distinction d'exciter quelques murmures parmi les fanatiques. »
2. *Ibid*, p. 89.
3. Cf. David Hume, « De l'écriture par essai » (*On essay writing*). Cet essai, publié en 1742, fut retiré par Hume des éditions suivantes.
4. Cf. Cicéron, *Des vrais biens et des vrais maux* (*De finibus bonorum et malorum*), ouvrage dans lequel Cicéron se propose d'examiner tour à tour les principales doctrines des philosophes sur le Souverain Bien.
5. Cf. David Hume, *Ma vie*, *infra*, p. 86 : « Je me sentis de très bonne heure entraîné par un goût pour la littérature qui a été la passion dominante de ma vie et la grande source de mes plaisirs. [...] Et tandis que mes parents me croyaient occupé à méditer sur Voët et sur Vinnius, c'étaient les ouvrages de Cicéron et de Virgile que je dévorais en secret. »
6. Cf. David Hume, *Traité de la nature humaine* (1739), livre II, III, section 3. Le domaine de la raison est celui des idées, non des passions, et c'est un préjugé d'opposer l'une aux autres. Seule une idée peut contredire une autre idée, seule une passion peut contrebalancer une autre passion. Comme elle est indifférente à ce qui nous touche, « il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction du monde entier à une égratignure de mon doigt » (trad. fr. de J.-P. Cléro, Flammarion, coll. « Garnier-Flammarion »).